

Martin Boisseau. *Sixième traitement : dessins saturés et précarités formelles*

Sylvain Campeau

Numéro 112, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80405ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campeau, S. (2016). Compte rendu de [Martin Boisseau. *Sixième traitement : dessins saturés et précarités formelles*]. *Espace*, (112), 91–92.

Martin Boisseau. *Précarité formelle 15 x 15 x 15 cm (I)*, 2015. Graphite, verre, serres à coulisse, 127 x 71 x 71 cm. Atelier Graff.
Photo : Richard Max Tremblay.



Martin Boisseau. *Sixième traitement : dessins saturés et précarités formelles*

Sylvain Campeau

GALERIE GRAFF
MONTRÉAL
19 SEPTEMBRE –
17 OCTOBRE 2015

Martin Boisseau récidive avec une exposition qui explore à nouveau les limites entre les médiums et le caractère obligé du sens qui est mis en œuvre selon les modalités propres de chacun. Ce sont, encore une fois, et plus expressément, dessin et sculpture qui font les frais de cette exploration.

Mais, avant, une parenthèse s'impose : on a déjà souligné l'aspect typologique et méthodique que prend ce travail. Le choix des titres, à cet effet, est instructif et évoque un réel programme de travail.

Il s'agit de « traitements » que l'on inflige littéralement aux médiums, détournant leurs propriétés usuelles et attendues. Il y a évidemment, dans cette nomenclature définitionnelle, instaurée par les intitulés repris d'une proposition artistique à l'autre, une sorte de distance créatrice évidente. L'artiste s'y présente en alchimiste savant, jouant des matières dans le dessein de trouver, enfin, une sorte de pierre ou de connaissance philosophale, un savoir définitif. La multi et l'interdisciplinarité se posent donc comme possibilités d'effets soigneusement, attentivement et scientifiquement élaborés, fossoyeurs des spécificités des médiums et permission donnée aux formes de s'épanouir au-delà des médiums cités par ce méta-travail.

Aussi se dressent encore devant nous de ces sculptures construites à partir de mines en provenance de porte-mines. C'est l'instrument fondamental du dessin qui sert de matériau fondamental à ces géométries sommaires et évidées. À la solidité inhérente à la sculpture, Martin Boisseau oppose le léger appareil graphite du trait sur papier. Les formes montrées sont donc le résultat du plomb et épousent l'allure d'un dessin devenu tridimensionnel. Ces sculptures évidées, légères, trônent sur des plaques de verre maintenues en position de table grâce à des pattes qui sont en fait des serres à coulisse.

Sur le mur bordant ces sculptures, des dessins sont encadrés. Mais ils sont d'une densité extrême, car résultant de couches de graphite sur plusieurs feuilles de papier. Ces feuilles ont donc été en quelque sorte dessinées à l'excès, envahies de tels frottis de plomb que ceux-ci en viennent à refaire bloc, à redevenir le cristallogène brut que le matériau était au départ. Ce lestage excessif s'alourdit alors que les feuilles, au nombre de six, sont collées les unes sur les autres jusqu'à former une masse. C'est donc une sorte de mince carrelage, presque une céramique, qui s'incruste au centre de l'encadrement, fixé de telle sorte sur le fond qui le soutient que son épaisseur apparaît clairement et que l'on sent que le plomb forme une couche dense, compacte. Chaque pièce représente ainsi un épaissement du dessin par la matière qui le permet. Un épaissement tel que ce frottage conduit le dessin à retourner à la matière originelle de ce qui l'a composé : le plomb, matière représentant la lourdeur, l'oppression.

Aussi, paradoxalement, les sculptures viennent-elles s'opposer à ces dessins lestés, car celles-ci, composées de mines, sont d'une légèreté et d'une fragilité inquiétantes. Dans un traitement antérieur, elles s'élevaient, hirsutes et désordonnées, depuis la surface même, verticale, d'un encadrement, et l'on craignait pour leur survie. Elles ont, cette fois, gagné en matérialité, en formes et en densité, puisqu'elles se produisent en ces cubes. Elles suggèrent une densité qu'elles n'ont pas et on voudrait bien les voir pleines, entières, ainsi protégées d'une destruction qu'un simple souffle de vent pourrait provoquer.

Ce sont ces basculements incessants, répétés, ces paradoxes infinis, que se plaît à susciter en nous Martin Boisseau par l'entremise de l'objet qu'il a créé selon des paramètres qui forcent cet ébahissement déontique. On ne peut faire autrement que de se mettre à douter de ce que doit bien être un objet pour correspondre à une œuvre d'art, à ce qu'il est attendu de considérer comme une œuvre d'art. Nous installer devant l'objet de cette création ramène, selon lui, à nous reconduire devant les fondements éthiques et déontiques de tout objet créé et donc de tout acte de création. Il l'a déjà mentionné à une occasion : il se perçoit moins comme le créateur d'un objet que comme le fomenteur des circonstances qui ont mené à sa création et, j'ajouterais, au fait que nous puissions, ou non, le considérer comme étant de l'art (ou *étendard* – et là, on s'approche de Marcel Duchamp, mais en est-on vraiment si loin ?). Il faut que celui-ci porte la marque du travail inquiet, insuffisant, partiel et partial, de la création.

Tout exercice de création porte l'empreinte des formes et de ce que nous savons d'elles et des énoncés antérieurs, des modèles définitionnels, des convictions éthiques que nous avons concernant ce que doit être une œuvre d'art. Cela touche à la fois à l'affect, au sensible et au rationnel, à l'intellectuel. N'assistons-nous pas, depuis quelques années, à des expositions de Martin Boisseau qui se déclinent comme autant de traitements ? N'est-ce pas nous dire tout ce que cet effort de création a d'organisé, de concerté, de songé ? Il y a, on en conviendra sans peine, une application extrême, une méticulosité outrancière, à ces collages de mines de plomb formant sculptures et formes. Comme il y a un dévouement très grand, un abrutissement, presque, dans le frottage abusif du papier, dans le crayonnage entêté et frénétique que l'on imagine avoir été nécessaire à la création de ces dessins.

À la rationalité qui a présidé à la décision de produire ainsi s'oppose la folie de ce labeur. Il en va comme si, dans les gestes nécessaires à la création, devenus cette frénésie du faire, l'objet émergeait comme une surprise, un étourdissement de la matière qui se serait densifiée de manière aussi frivole et dissolue. Martin Boisseau a donc choisi de privilégier ces deux moments que l'objet semble si mal représenter, dont il tient si piètrement en lui les caractères contraires, puisqu'on ne sait jamais ce qu'il faut penser de cette création.

Mais en se livrant à cette création excessive, en créant des objets dont la spécificité échappe à toute classification trop exclusive et à tout ce qui s'ensuit de sens attendus selon ces barèmes mal illustrés par l'objet, l'artiste ne chercherait-il pas, ce faisant, à piéger sa propre sensibilité et sa propre rationalité, avant de s'attaquer à celles du regardeur (un autre emprunt à Duchamp !)?

Sylvain Campeau est poète, critique d'art, essayiste et commissaire d'exposition. Il a été le maître d'œuvre de quelque 40 expositions et a publié de nombreux textes dans des catalogues d'exposition et dans des revues, tant canadiennes qu'étrangères. Deux nouveaux essais ont vu le jour récemment : *Chantiers de l'image* et *Imago Lexis. Sur Rober Racine*. De plus, *Havres*, œuvre en CD où son travail poétique se mesure à une création sonore de l'artiste Chantal Dumas, est sa plus récente production artistique.